

LETTRES

GIDE,

JOURNALISTE

M. André Gide
et Pierre Seghers

Le recueil de chroniques qu'a publié André Gide à Alger (chez Charlot) et qui vient de me parvenir seulement m'a reporté à la triste époque où elles ont paru dans *le Figaro* replié à Lyon, c'est-à-dire à la première période de l'occupation, avant la rupture de l'armistice. Gide était alors dans le Midi de la France et s'y occupait, je crois, d'aider aux réfugiés, ce qui ne l'empêchait pas de s'entretenir, comme nous tous, par habitude, par hygiène et même par devoir patriotique, dans des préoccupations intellectuelles. Ses chroniques m'ont rappelé quelques-uns des thèmes dont nous étions quelques-uns à essayer de nourrir une actualité littéraire d'attente : le renouvellement de la poésie par sa reprise de contact avec le public, la responsabilité ou l'irresponsabilité de la littérature dans la défaite, le rôle civique de l'écrivain, la grammaire, le roman, le centenaire de Mallarmé, etc.

La poésie a été pendant l'occupation une sorte de monopole de la zone sud, et je me souviens que cette constatation m'avait amené à me demander si la poésie moderne française, née dans le Nord et, pour une certaine part, d'origine belge, n'avait pas changé de climat. La publication de *Fontaine* à Alger, de *Poésie* 41 à Avignon, et d'autres petites revues poétiques à Toulouse, à Lyon et ailleurs, n'était pas sans donner à cette supposition quelque consistance, mais, aussitôt après la libération, les revues de Max-Pol Fouchet et de Pierre Seghers s'empressèrent de s'installer à Paris et l'idée d'une poésie moderne de climat méridional dut être abandonnée, comme celle d'une réconciliation de la poésie moderne et du public. « De cruels remords ont brassé notre nation », disait en décembre 1941 l'interlocuteur imaginaire de M. Gide. « La communion dans le malheur, puis dans l'espérance, fait frémir en chacun de nous une sorte d'âme indivise. » Qu'est devenue cette âme indivise, à laquelle M. André Gide n'a jamais beaucoup cru lui-même, puisqu'il répondait à son prétendu visiteur : « Eh ! bien, je crois, s'il m'est permis de parler franc, que cette sorte d'unification des esprits, que l'on admire, reste beaucoup plus apparente que réelle, beaucoup plus souhaitée qu'obtenue. Bien que touchés par un malheur commun, les Français restent, autant que jamais, partagés. » Si encore ils ne l'étaient que sur la poésie !

Puisque c'est de littérature qu'il s'agit ici, ne nous égarons pas dans des considérations trop générales. Le fait est que les espoirs nés de la défaite, comme pour nous en consoler dans la mesure où une consolation était possible, se sont évanouis. La poésie, notamment, a oublié les belles promesses qu'elle nous faisait par la voix d'Aragon et de Pierre Emma-

uel. Beaucoup d'entre nous s'attendaient qu'elle se retrempe à la source du sentiment, j'allais dire : populaire, mais, puisque le mot prête à confusion, disons plutôt : du sentiment commun. Il n'en a malheureusement rien été. Si l'on a beaucoup parlé de poésie en 40, 41 et 42, si le besoin de consolation et d'évasion a fait régner en zone sud une véritable fièvre poétique, il n'en va plus de même à présent, cette ardente concentration fait place à une dissipation fort peu poétique. J'ai toujours été pessimiste quant à l'avenir de notre poésie actuelle et on me l'a souvent reproché. Hélas ! sa faillite ne m'a jamais paru plus évidente. Serait-ce que j'attends d'elle ce qu'il n'a été possible à la poésie de donner qu'au cours de ce stupide XIX^e siècle, cependant privilégié puisqu'il a été, non seulement le siècle de notre plus grand essor lyrique, mais aussi celui de la plus large audience de nos poètes, de leur plus profond accord avec la sensibilité du plus grand nombre ? Cela ne se retrouvera sans doute jamais, pas plus que le miraculeux équilibre d'où sont sortis nos chefs-d'œuvre classiques du XVII^e siècle.

Mais je me suis trop éloigné de M. André Gide journaliste.

Il a une prédilection marquée pour la forme dialoguée qui offre, en effet, aux esprits de sa sorte, enclins à l'hésitation, au balancement, au scrupule, une appréciable commodité. Les objections qu'on se fait à soi-même, on les met dans la bouche d'un autre, on y répond, on imagine d'autres objections et, de questions en réponses, on parvient à serrer d'aussi près que possible ce qu'on croit être la vérité ; on en a du moins l'illusion. C'était le procédé favori de Remy de Gourmont dans ses *Dialogues des amateurs*, auxquelles les interviews imaginaires de M. Gide font souvent penser. Diderot aussi recourait tout naturellement au dialogue, mais, lui, ce n'était pas par scrupule comme Gide, ou par scepticisme comme Gourmont, c'était par amour de la conversation, de la discussion, de la polémique, où il excellait. Il avait besoin d'un contradicteur à convaincre ou à confondre. N'en avait-il pas, il en imaginait un et il le faisait parler pour le plaisir de le faire taire. M. André Gide est l'antithèse du tumultueux Diderot ; chez lui tout est concerté, contrôlé, pesé au milligramme près. Il a pu être journaliste par occasion ; il ne l'est pas de nature. Mais comme j'aime, moi aussi, à me faire des objections, je me demande s'il n'y a pas toutes sortes de journalistes comme il y a toutes sortes de poètes et de romanciers et si l'improvisation est, dans notre métier, aussi nécessaire qu'on le dit.

André BILLY,
de l'Académie Goncourt.